

## En quête de visages

Marion Grebert, 2014

En quête de visages, enquêtes sur les visages : comment représenter par les moyens de l'art l'identité de mes contemporains au-delà de l'individualité, mais en-deçà de l'anonymat ? La sociologie à elle seule ne suffit pas à nous faire comprendre ce que tout autour nous voyons, et comment.

Depuis les années 1990, Marion Lachaise utilise la peinture, la sculpture et la vidéo pour donner forme à ses visions de mondes. Allant à la rencontre de groupes assignés à un lieu et définis par lui — les citadins par leur quartier, les élèves par leur classe, les prisonniers par leur cellule, les magistrats, experts et jurés citoyens par leur place au tribunal,... —, elle filme en gros plan des figures, bouches, yeux ouverts, prêts à dire et à voir cet ailleurs que l'entretien mené les conduit à espérer. Décrire l'endroit où la vie et les circonstances nous font résider permet d'invoquer ce qui nous habite. « Quelle est la maison de tes rêves ? » Quartier Sainte-Blaise en 2013, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris, les enfants de la rue du Clos décrivent leur espace imaginaire, et l'architecture de papier qu'ils en ont inventée. « C'était un hôtel, avec la plage, le soleil, un bateau, une chauve-souris, un fantôme » (*Antiportraits1, Musée Commun*).

À tous ces personnages de leur propre théâtre intérieur, l'occasion est offerte de se projeter. Là se situe pour l'artiste la position essentielle par laquelle interroger qui nous sommes, jusqu'à la transformer en dispositif plastique. Lors de la post-production, le plus souvent les têtes seules sont conservées. Sur l'écran, elles apparaissent par projection sur un objet qui se meut, qui tournoie et qui danse au milieu du noir. Ainsi fonctionnent les *Antiportraits*, projet multiple au long cours engagé en 2000. Quand le son n'est pas tu, la voix répond, témoigne, dit d'où elle parle, d'où elle voudrait parler (à partir du songe, de la pensée ou de l'espoir), s'extrait de son lieu par ses paroles mêmes. Le visage se décompose, se recompose à la faveur des mouvements d'un château de bois (*Barbe-Bleue, visions de Judith*, 2010), d'un petit homme modelé à lunettes (*Antiportraits*

Clairvaux, 2011-2013), d'une robe d'avocat (*Une nuit de plaine lune au tribunal*, 2013 à aujourd'hui). Le portrait ne se soucie guère de ressembler à ses modèles. Il ne souhaite que mettre leurs ombres en liberté. Murs des écoles, des prisons et des tribunaux, des cages et des donjons, ils sont tombés. Au fond des regards, au fond du noir cosmique, un nouveau décor s'élève aux confins de l'invisible. Ce que nous percevons est-il encore documentaire ? Dans le spectacle de l'installation, on ne sait si la fantasmagorie déréalise ou révèle la responsabilité dont la solitude nous charge dans les emplois qui nous sont collectivement attribués, enfant, juge, reclus, monstre.

L'étrangeté que provoque cet isolement spatial trouve depuis 2007 une matérialisation complémentaire dans les Vues impressionnées. Au croisement du collage, de la photographie et des procédés stéréoscopiques, les paysages mettent en scène la désertion de lieux d'infini : la montagne (*Montagne impressionnée*, 2007), la métropole (*L'Heure du bœuf, Tokyo*), la caverne (*Partitions diurnes*, 2013 à aujourd'hui). Dans la tradition des instruments d'optique, ces agencements en volumes, images et sons, créent l'illusion de microcosmes à la magie primitive.

Cette magie, déjà, animait le personnage *Jolly Psykrine*, fiction de speakerine télévisuelle, auto-antiportrait qui a tout initié dès 1994. Qu'échangeons-nous, lorsque nous nous adressons les uns aux autres en des situations codées par leur contexte institutionnel ? Qui de soi survit dans cet échange ? Et ce qui n'y résiste pas, où va-t-il, de quoi a-t-il l'air, qu'aurait-il voulu exprimer ? La maison de poupée de Jolly Psykrine (*Boîte rose*, 1996) n'est pas différente des autres, qu'elles soient maisons en carton (*Antiportraits*, collège Pulitzer, 2013-2014) ou maison centrale (*Antiportraits Clairvaux*) : un seul fantôme les hante, celui qui, à défaut d'un nom propre, voudrait bien qu'on lui prête une apparence.